

## Diderot et moi

### Série – Entretiens

#### Entretien 3 – Diderot et Jean Ehrard

#### Conversation entre Jean Ehrard et Stéphane Pujol Transcription Winnie Picard<sup>1</sup>

***Avertissement.** Cet entretien s'est tenu le 8 mai 2023 au domicile de Jean Ehrard, à Riom, soit quelques mois avant son décès.*

*Je lui avais proposé un canevas de questions. Celui-ci s'est avéré trop ambitieux pour une seule après-midi, et bien trop éprouvant pour son grand âge (97 ans).*

*L'entretien qui va suivre constitue donc un mélange d'entretien oral et de notes rédigées après-coup. La partie écrite a été interrompue par le décès de Jean Ehrard. Elle épouse globalement quelques-unes des questions du canevas initialement proposé, mais elle suit aussi sa propre pente, en fonction de l'intérêt particulier porté pour l'une ou l'autre des questions, et de l'effort de mémoire – mémoire considérable – de l'éminent dix-huitiémiste. Elle est le résultat d'une transcription réalisée par une jeune étudiante (Jean Ehrard était devenu aveugle depuis quelques années) durant les semaines qui ont suivi l'entretien oral. Nous tenons à la remercier, et à remercier la fille de Jean Ehrard, Catherine, qui nous a communiqué le texte qui va suivre, avec ce mot :*

*« Sachez qu'à l'avant-veille de sa mort, Papa faisait encore travailler une jeune étudiante sur Diderot. Je vous envoie ce que Papa avait dicté à la jeune étudiante [...]. La jeune Winnie, 20 ans, étudiante en droit l'an passé, dont le français était il y a peu une langue étrangère, est amoureuse de la langue et de la littérature françaises ; elle est aussi une jeune militante socialiste, c'est par ce biais que Papa l'avait recrutée. Originnaire du Cameroun, elle a découvert notamment avec un très vif intérêt ce que je résume par Diderot et l'esclavage. D'ailleurs je lui offrirai l'ouvrage Lumières et esclavage si vous le rééditez. Je souhaite si c'est possible que son nom apparaisse car elle s'est très investie dans les recherches bibliographiques qui ne lui étaient pas familières. Et puis, sans elle, Papa n'aurait pas pu travailler à votre demande. Merci à elle, et à vous ».*

*Deux jours seulement avant son décès survenu le 10 septembre 2023, Jean Ehrard travaillait encore avec Winnie Picard à cet entretien.*

*SP*

**S.P.** Votre épouse, Antoinette Ehrard, était une spécialiste de Diderot. En 2012, vous avez même donné avec elle une conférence à deux voix sur « Diderot et Greuze » à l'université de Clermont-Ferrand. Indépendamment de cette collaboration ponctuelle, avez-vous eu un dialogue régulier avec votre épouse à propos de Diderot, des lectures convergentes ou le cas échéant des interprétations divergentes, concernant le sens que l'on peut donner à certains de ses textes ?

**J.E.** Ma femme avait manifesté son intérêt pour Diderot, mais cet intérêt a été dès le début très lié à celui que lui inspirait en général le théâtre, principalement pour la théorie du drame ou comédie sérieuse, et aux essais de Diderot pour mettre en pratique ses idées. Nos approches à l'un et à l'autre ont toujours été différentes, mais bien plus complémentaires que divergentes. Antoinette a toujours été attirée par le

---

<sup>1</sup> Relecture Élise Pavy-Guilbert, mise en ligne Marianne Albertan-Coppola.

théâtre, elle a joué dans la troupe amateur de Riom, l'ATR, et dans une troupe de professionnels dirigée par le Stéphanois Éric Massé, la Compagnie des Lumas. Tout naturellement, elle a été attentive à la relation entre le public et les acteurs sur la scène, selon des idées assez voisines de celles de Diderot et de Rousseau sur le théâtre antique.

Quant à Greuze, objet de la conférence commune « Diderot et Greuze », il n'a pas été une rencontre fortuite ni tardive, et après l'avoir engagé chacun de son côté, nous avons poursuivi le chemin ensemble. Nous sommes allés deux fois à Tournus, sa ville natale, qui possède un modeste mais intéressant musée Greuze. Nous cherchions des documents sur le peintre et son milieu. Aidés par la directrice du musée et celle de la bibliothèque municipale, nous avons appris ce qu'étaient autrefois dans la Bourgogne du Sud les *accordailles* : des préliminaires aux fiançailles et au mariage, où se confirmait l'accord des deux parties sur les conditions matérielles du mariage à venir, notamment les biens qu'apporterait dans la corbeille de noces le fiancé et la dot de l'épousée pour garantir le sérieux de ses engagements. La présence d'un notaire était sans doute plus utile que celle d'un prêtre. Les *accordailles* étaient une cérémonie civile, la religion aurait sa place dans l'étape suivante, les fiançailles, et prédominerait dans la troisième, le mariage. Cette semi-laïcisation de l'union conjugale devait plaire à l'ancien pensionnaire de Vincennes qu'était le « philosophe » Diderot, sans choquer les nouveaux conjoints que nous étions Antoinette et moi, qui avons fait le choix d'un mariage civil.

Mais le tableau de Greuze conservé au Louvre posait d'autres questions : la présence d'une poule sur la table prouvait-elle que nous étions dans un village, alors que dans le Paris de l'époque des porcs se promenaient librement dans les rues, étroites et sinueuses, encore médiévales ? À force de nous interroger, et de nous poser les mêmes questions, d'échanger à leur propos les mêmes remarques, nous préparions sans le savoir la conférence à deux voix qui devait répondre plus tard à l'invitation des Amis des Musées de Clermont-Ferrand. Chacun apportait ses compétences, Antoinette par l'analyse des tableaux, moi en lecteur assidu des œuvres de Diderot. Nous nous instruisions mutuellement, sans la moindre intention de concurrence.

**S.P.** Tout dix-huitiémiste qui se respecte vous connaît nécessairement, et ce d'abord grâce à une thèse magistrale sur *L'Idée de nature dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle*. (Paris, S.E.V.P.E.N., 1963, 2 vols., rééd. Paris, Albin Michel, 1994). Pourriez-vous nous dire d'où vous est venu le projet de cette thèse ?

Dans cette somme que constitue votre thèse, devenue un livre en 1963, vous ne manquez pas de considérer la réflexion de Diderot sur la nature. Pourtant, l'empan chronologique choisi (la première moitié du siècle) ne vous permettait guère d'aborder toute sa production philosophique. Comment avez-vous procédé pour l'intégrer à votre corpus ? Pour le dire autrement, comment avez-vous pu tenir compte de ses options matérialistes, alors qu'elles ne se manifestent avec force qu'en 1749 avec la parution de la *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient* ? Pourriez-vous expliquer la place qu'il occupe dans cette histoire de l'idée de nature ? Qu'est-ce qui change avec lui, relativement à cette notion ?

**J.E.** Je voulais pousser mes études supérieures jusqu'au doctorat d'État et, dans les années passées rue d'Ulm, j'avais commencé à me familiariser avec les travaux d'un grand historien découvert en khâgne à Louis-le-Grand, Lucien Febvre, directeur à l'École Pratique des Hautes Études. Je n'étais pas près d'oublier la révélation apportée au khâgneux que j'avais été par mon professeur de littérature française nous racontant la grande querelle qui venait de surgir à deux pas de notre lycée, au Collège de France, entre un maître célèbre des études rabelaisiennes, Abel Lefranc, et un historien de la société et de la culture, ancien associé intellectuel du très regretté Marc Bloch, au sujet de la religion de Rabelais. Lefranc niait que le père de Gargantua et Pantagruel ait été de quelque façon religieux, et voyait au contraire en

lui un véritable athée. Febvre s'était permis de contredire publiquement la maître, accusé de commettre un anachronisme : personne à la Renaissance ne pouvait penser en dehors de tout cadre religieux. Rabelais ne pouvait être un athée moderne, puisqu'à son époque ce type d'esprit n'existait pas et ne pouvait pas exister.

J'avais été frappé de cette assertion. Si elle était exacte, l'historien serait toujours forcé de s'imposer une révolution mentale, personne dans le passé n'étant susceptible de penser n'importe quoi, à n'importe quel moment et dans n'importe quel contexte : la capacité d'invention de l'historien se heurte nécessairement, à un moment qu'il ne choisit pas, à une barrière mentale qu'il lui faut impérativement contourner s'il veut poursuivre son chemin. D'où les inévitables sinuosités de l'histoire des idées.

Peu après, rue d'Ulm, le groupe de camarades devenus des amis proches, parmi lesquels Marcel Roncayolo, Guy Palmade, Jacques Le Goff puis un cadet de deux ans, Louis Bergeron, m'avait incité à affermir ma connaissance des recherches et des publications de Lucien Febvre. J'avais ainsi rencontré dans l'un de ses livres, *La Terre et l'Évolution humaine. Introduction géographique à l'Histoire* (Paris, Albin Michel, 1922) une réflexion qui m'avait frappé : « *La Nature : une idée dont il faudra bien un jour écrire l'histoire* ».

À la fin de l'année universitaire 1946-1947, je me remettais, en parcourant les Vosges à pied avec deux amis, du travail de cette première année normalienne. Me laissant devancer par mes compagnons, je repensais à la porte entrouverte pour mon futur doctorat et me trouvais effrayé de l'ambition qui venait de naître en moi : écrire tout seul l'histoire d'une idée ancienne ou presque aussi ancienne que son objet ! Était-ce à la portée d'un chercheur certes passionné mais isolé dans sa passion ? C'est alors que je m'aperçus que si la marche favorisait la réflexion, celle-ci en retour ne l'accélérait pas ; sans y prendre garde j'avais ralenti le pas et mes deux camarades m'avaient distancé. Alors je courus derrière eux, en criant, pour ne pas oublier mon propos : « Il me faut des disciples ! » Éberlués, ils ralentirent pour entendre mes explications, que je leur donnai aussitôt : puisque mon projet immense dépassait à coup sûr mes propres possibilités et que je voulais pourtant me mettre au travail sans tarder, il me fallait choisir la période historique à laquelle je donnerais ma préférence, en comptant sur l'effet publicitaire de cette initiative pour entraîner sur la même ligne, pour d'autres périodes, d'autres chercheurs.

Mon choix personnel fut vite fait. Je m'étais attaché au siècle des Lumières, pourquoi ne pas le choisir pour cadre chronologique de ma thèse ? J'avais cependant assez circulé dans la littérature des Lumières pour me douter que la Nature y était omniprésente. Considérant la chronologie des publications de ce XVIII<sup>e</sup> siècle dans lequel je me sentais déjà un peu chez moi, je conclus que l'*Encyclopédie*, les œuvres de Diderot, Rousseau et une bonne partie avant de celles de Voltaire, et même *De l'Esprit des lois* (1748) de Montesquieu, avec les réactions suscitées, étaient déjà plus étudiées que le demi-siècle immédiatement antérieur, qui avait vu s'embraser l'étincelle allumée vers 1700 par le *Dictionnaire* de Pierre Bayle, lui-même héritier des « esprits forts » du temps de Pascal. C'est ce demi-siècle initial, qui avait inventé le personnage du « Philosophe » et conçu le projet de l'*Encyclopédie*, qu'il me fallait choisir comme cadre de mon étude.

Concentrer mes recherches sur ce demi-siècle ne serait pas m'y enfermer : je ne m'interdisais pas de lancer des coups de projecteur au-delà du *Discours préliminaire* de d'Alembert et des premiers discours de Rousseau, ni de jeter des sondes dans la période du libertinage érudit, ni même encore plus loin dans le passé. Mais je m'attaquerais principalement à un espace de temps déterminé, assez large pour que ses lignes de force en manifestent la cohésion, soit par analogie, soit par contraste. Cela me semblait fidèle à la méthode prônée et appliquée par Lucien Febvre.

Je reçus du reste directement de lui l'approbation de mon choix. C'était en 1950, après les années de merveilleuse liberté. Que de belles heures passées à explorer la belle bibliothèque, juché sur un grand escabeau donnant accès au paradis de la lecture, à la séduction de titres inconnus au lieu de celui qu'on

cherchait, provisoirement en d'autres mains... Il y avait aussi les conversations plus ou moins savantes entamées par hasard à un croisement de couloir avec des camarades d'une autre spécialité et qui se poursuivaient sur un banc de la cour intérieure, au murmure du jet d'eau du bassin aux Ernest.

Agrégé de lettres classiques en 1950, je décide de me chercher un directeur de thèse, sachant que je serai nommé n'importe où l'année suivante mais sûrement pas à Paris. Ayant conçu une vive admiration pour les travaux de René Pintard sur le libertinage érudit au XVII<sup>e</sup> siècle, j'obtins de lui un rendez-vous et lui exposai mon projet. Il me répondit : « Très bien, mettez-moi par écrit ce que vous venez de me raconter qui pourra être votre guide de travail et pour moi un guide de suivi ». Je fus nommé pour la rentrée suivante non à Toulon comme on me l'avait fait espérer, mais en un lieu aussi voisin de Nice à la mer près, le lycée Fesch d'Ajaccio. Vu la pauvreté de la bibliothèque municipale de la ville, je ne risquais guère de m'y fatiguer les yeux et le cerveau à y chercher des éditions, même des textes principaux, parmi lesquels Diderot n'était pas plus favorisé qu'aucun autre.

Après une interruption involontaire de plusieurs années – occupées par une année de service militaire, une autre en tant qu'enseignant au lycée de Sens, quatre comme assistant à la Sorbonne et une année d'enseignement au lycée Voltaire à Paris – j'allais enfin retrouver Diderot en 1960, au congrès annuel de l'Association Internationale des Études Françaises (AIEF), dont les actes ont été publiés l'année suivante dans les *Cahiers* de la même association (*CAIEF* n° 13, 1961), l'année même où je prenais possession de ma nouvelle fonction de chargé d'enseignement à l'Université de Clermont-Ferrand.

Cependant, en hypokhâgne, j'avais bénéficié de l'érudition d'un camarade exceptionnel, aussi bavard que savant et qui paraissait avoir tout lu dans la littérature française, depuis le Moyen-âge jusqu'au contemporain. Il s'appelait Georges Falk et était venu se réfugier en France comme beaucoup d'autres émigrés d'Europe centrale fuyant dès avant le nazisme, les persécutions que subissent dans leurs pays les personnes trop engagées à gauche. Les parents de Georges, de jeunes ingénieurs agronomes hongrois, avaient participé aux tentatives révolutionnaires de Hongrie et de Bulgarie, l'échec de ces Révolutions les avaient conduits à émigrer à l'ouest, et ils avaient trouvé refuge en France, dans la région parisienne. L'esprit industriel avait transformé ces agronomes en fabricants de chaussures ; et quand je me suis lié avec leur fils au lycée Louis-le-Grand, ils exerçaient leur nouveau métier à demi cachés au nord de Paris en périphérie de la forêt de Chantilly, tout près du petit bourg de Coye-la-Forêt. Ils y avaient créé un atelier de chaussures dissimulé sous les arbres, fréquenté par les connaisseurs, notamment par des militaires allemands qui auraient dû arrêter ces juifs, mais appréciaient pour eux et leurs femmes restées en Allemagne, les produits de leur artisanat de cordonniers. Leur fils, lui, qui refusait de porter l'étoile jaune obligatoire, préférait en ignorer l'obligation et se cachait à l'internat de Louis-le-Grand avec la complicité protectrice du proviseur. Il sortait très peu du lycée mais lisait beaucoup et aimait discuter inlassablement, en parcourant aux récréations la cour de l'établissement, bordée d'arcades bien utiles les jours de pluie. Je n'ai jamais su pourquoi Georges m'avait choisi comme auditeur privilégié ; toujours est-il que nous avons vite pris l'habitude de nous retrouver sous les arcades et de les parcourir à grands pas en discutant surtout de nos lectures. Sur ce point j'étais battu d'avance : la bibliothèque du lycée était riche en éditions classiques du siècle précédent, mais très pauvre en éditions et rééditions contemporaines, et je n'avais pas les moyens de me constituer une collection personnelle ; c'était mon point faible et Georges ne manquait pas de me fixer des programmes de lecture pour les jours où la situation générale serait plus favorable aux études. Il était cependant trop généreux pour me condamner à une attente d'une durée indéterminée de l'époque heureuse à laquelle sa grande culture me faisait rêver ; et il ne manquait jamais de me transformer en auditeur actif en me prêtant certains volumes de sa bibliothèque personnelle. C'est ainsi qu'il me prêta un jour l'ouvrage en version française, l'ouvrage d'un historien italien intitulé *Jeunesse de Diderot* (trad. Juliette Bertrand, Paris, Skira, 1939 et rééd. Genève, Slatkine Reprints, 1967) ;

L'auteur membre d'une dynastie d'historiens de l'art, lui-même converti à l'histoire littéraire et à l'histoire de la pensée, s'appelait Franco Venturi (né à Rome le 16 mai 1914, mort à Turin le 14 décembre 1994). Outre son intérêt purement biographique, cet ouvrage me donnait envie de lire les premières publications du futur directeur de l'*Encyclopédie* (1751-1772 puis 1776), des *Pensées philosophiques* (1746) à *La lettre sur les aveugles* (1749), l'ouvrage qui valut à son auteur un séjour au donjon de Vincennes, sur ordre du lieutenant de police, sans intervention de la justice ni d'aucun juge, sur simple lettre de cachet. Ainsi Diderot faisait-il de manière fracassante son entrée publique sur la scène littéraire. Il n'est pas difficile, même pour le novice que j'étais, de comprendre l'importance de l'évènement : quasi inconnu jusque-là, Diderot apparaissait brusquement en pleine lumière au moment où, avec son ami d'Alembert, ils préparaient le lancement de l'*Encyclopédie*, effective en 1750.

J'effectuais ma propre lecture du petit volume d'étude de Venturi. Un matin, j'étais comme d'habitude à la Bibliothèque Nationale quand, à la place qu'on m'avait réservée dans la grande salle, je commençais à m'impatienter un peu du retard inhabituel de l'arrivée à ma place de l'ouvrage que j'avais commandé, un agent de la BNF vint enfin me dire que j'étais demandé au bureau. Je m'y rendis aussitôt et appris que l'ouvrage attendu était déjà entre les mains d'un autre lecteur et que la place de celui-ci était à quelques numéros de la mienne. Dépité, je me disposais à regagner ma propre place quand je croisais dans la travée centrale un collègue, également italien, qui me dit : « Ah, vous avez de la chance de m'avoir parlé de Franco Venturi, mais vous ne savez pas qu'il est ici ce matin à deux mètres de vous ; venez, je vais vous présenter » et il me conduisit aussitôt vers un personnage volumineux, assis à la table même qu'on m'avait indiquée au bureau comme celle du lecteur qui avait commandé juste avant moi l'ouvrage que je voulais lire. C'est dans cette lecture qu'il était probablement plongé. Mon guide passa devant d'autres lecteurs, s'approcha de celui dont nous venions de parler, lui toucha légèrement l'épaule, lui dit un mot à l'oreille et le géant se leva pour regarder dans ma direction, il commençait à parler quand des « chuts » indignés jaillirent de plusieurs bouches, celles des lecteurs voisins, dérangés dans leur propre méditation. Alors mon guide tira le géant par le bras et l'emmena dans l'allée centrale, et nous sortîmes tous les trois pour pouvoir échanger quelques mots dans le vestibule, où le géant dit, regardant sa montre : « Il est bientôt midi ; peut-être pourrions-nous déjeuner ensemble ? » Mon guide s'excusa cependant, il devait retrouver un autre collègue et nous partîmes en direction de la place du Palais Royal où je connaissais déjà une brasserie où l'on pouvait choisir librement sa formule de repas. Je savais déjà que par mesure d'économie le mien se réduirait à une omelette aux pommes de terre et au dessert. Nous finîmes donc de nous présenter l'un à l'autre en appréciant ces agapes.

Franco Venturi était plus âgé que moi, déjà éminent professeur d'université, alors que je faisais moi-même mes premiers pas dans ce monde savant, était manifestement un homme simple et même un bon vivant ; il n'était pas nécessaire d'être très inventif pour le faire rire aux éclats. J'en eus la confirmation quand nous montâmes la rue de Richelieu jusqu'à la bibliothèque. C'était une heure d'affluence, chacun se hâtant de regagner son lieu de travail. La chaussée était encombrée de voitures, motos, scooters et de quelques vélos égarés à leurs risques et périls, tandis que les nombreux piétons tentaient de trouver sur les étroits trottoirs assez de centimètres carrés libres pour y poser leurs pieds. Or, Venturi, je l'ai déjà dit, était une sorte de géant, un homme de haute taille, large d'épaule que l'étroitesse des trottoirs et leurs encombrements mettaient mal à l'aise pour se laisser aller à son attitude la plus habituelle, la gesticulation. C'est ainsi que, sans s'en rendre compte, il se laissait insensiblement repousser à la limite du trottoir par de farouches défenseurs pédestres de leur propre espace vital. Après avoir à peine parcouru quelques mètres, mon nouvel ami se trouvait donc rejeté sur la bordure du trottoir, souvent pour un seul pied, tandis que l'autre était déjà dans le caniveau. La position était difficile à tenir vu le nombre de voitures ou autres véhicules qui s'évertuaient à remonter la rue et risquaient à tout instant d'accrocher le turinois gesticulant. Mais celui-ci ignorait le danger, et j'étais seul à trembler pour lui. Enfin, tournant une fois de

plus la tête pour regarder derrière nous, j'aperçus une énorme voiture qui paraissait disposée à écraser sur son passage tout obstacle encombrant, fût-il de Rome, ou du Turin. J'eus le réflexe d'attraper le bras droit de mon compagnon et de le tirer aussi énergiquement que je le pus vers le trottoir refuge sur lequel il se retrouva avec un grand sourire, plutôt, je crois, dans l'inconscience du danger auquel il venait d'échapper. Peut-être lui avais-je même sauvé la vie : en tout cas, cette rencontre fortuite, qui aurait pu être dramatique, nous conduisit à quelques échanges de courriers quand il put peu après regagner son pays. Franco Venturi s'engagea de plus en plus dans des recherches philosophico-politiques d'une actualité plus brûlante que l'étude d'un jeune philosophe des Lumières : sur la nature du système soviétique et l'anthropologie de *l'homo sovieticus* nous aurions pu sans doute finir par retrouver Diderot, mais la longueur du détour nous en empêcha.

### **L'allée des marronniers. Encore un militaire philosophe.**

Sans le préciser, le porte-parole de l'auteur se souvient certainement du précédent de Descartes dans son « poêle » (chambre chauffée). Mais il lui faut le contact de la nature pour rompre avec les préjugés du savoir humain. À quoi bon se geler en Laponie pour mesurer le globe terrestre (et il doit penser ici à l'expédition de Maupertuis), à quoi bon se perdre dans les subtilités théologiques, à quoi bon admirer l'habileté militaire et civile du nouveau roi de Prusse, quand il est interdit au philosophe de réfléchir au seul sujet qui compte, la religion et l'État ? Le promeneur sceptique ferait volontiers table rase des progrès du savoir humain, comme des « préjugés » en lesquels se résument les prétendues valeurs, anciennes ou modernes, de la vie sociale. Notre promeneur est sceptique au point de refuser même les sentiers du pyrrhonisme.

*La Promenade du sceptique* (1747) qui succède presque aussitôt aux *Pensées philosophiques* (1746) montre un Diderot encore en attente de sa propre voie. L'idée de promenade, celle de divertissement et de loisir plutôt que d'occupation astreignante, et l'adjectif *sceptique* impliquent certes la liberté de l'esprit, mais aussi un refus de tout enfermement dans un système de pensée ou de croyance close sur elle-même.

Diderot était plus hardi l'année précédente quand, dans les *Pensées philosophiques* (1746), il refusait de croire à la réalité d'un miracle, quelque fût le nombre de témoignage, parce que la résurrection d'un mort était tout simplement impossible. Outre la hardiesse ponctuelle de ce refus, sur un point, il est vrai de l'histoire sainte, la résurrection de Jésus, Diderot donnait déjà à l'adjectif *philosophique* d'évidentes connotations anti-chrétiennes et faisait lui-même un pari en faveur d'un *a priori* rationnel contre la simple raison empirique. Avec lui, nous sommes déjà au-delà du cartésianisme timoré que pouvaient accepter les autorités officielles.

Fermé au merveilleux, le sceptique de 1747 n'ignore pas ce qu'il peut en coûter physiquement à son époque à un homme suspect d'impiété qui refuse pourtant de joindre sa voix au chœur de l'incrédulité « imbécile » (*La Promenade du sceptique* développe cette idée sous la forme délibérée du contresens : les imbéciles sont les crédules, dans Diderot, *Œuvres complètes*, édition Roger Lewinter, Paris, Le Club Français du livre, t. I, 1962, p. 298).

Très sérieux dans sa démarche philosophique, Diderot aime cependant s'amuser. Il le fait, sans grand risque, dans le ton de merveilleux érotique qu'affectionne la littérature de son époque. C'est le cas en 1747 avec la fiction *Les Bijoux indiscrets*, un conte dont l'inspiration érotique et le persiflage désinvolte aident les autorités de police à fermer les yeux sur les timides audaces. Le ton change une douzaine d'années plus tard, avec la publication de *La Religieuse* (début de la rédaction en 1760, achèvement en 1780, publication dans la *Correspondance littéraire de Grimm* en 1780-1782, édition posthume en 1796). Le roman peut se lire au premier degré comme une ardente dénonciation des vocations monastiques forcées et de l'utilisation des couvents au service de familles influentes, pour qui la défense du patrimoine justifie le malheur de jeunes femmes qui lui sont injustement sacrifiées. Bien plus, c'est la vie monastique elle-même

qui se trouve philosophiquement condamnée comme contraire aux exigences, aux besoins et aux droits de la nature. Mais pour exprimer son indignation, le sensible Denis, par ailleurs homme de théâtre, a recours à une supercherie : celle-ci ne sera révélée que 10 ans plus tard dans la *Correspondance littéraire de Grimm*, une publication destinée aux principales cours princières d'Europe et à laquelle Diderot contribue au côté de son ami Grimm. C'est donc seulement après 1770 que le public européen découvre la réalité sur le malheur de Suzanne Simonin. De fait celle-ci n'a jamais existé, et sa destinée n'était qu'une des fictions sur la tristesse desquelles le sensible Diderot se laissait à pleurer (éd. R. Lewinter, t. IV, p. 486). La mystification à laquelle se laisse prendre l'idéalisme enthousiaste et sentimental du jeune marquis de Croismare se révèle une arme efficace contre l'alliance anti-naturelle et mortifère d'intérêt égoïste et de préjugé dévot dans la bonne société aristocratique ou bourgeoise de l'époque. Cet aspect imprévu d'un talent de conteur mis au service de la philosophie s'était déjà manifesté plus discrètement en 1749, comme on l'a vu par recréation du personnage historique de Sandersen. Il nous rappelle qu'un Philosophe n'est pas condamné à la morosité. C'est aussi un rieur qui se moque doucement pour lui-même des vices et des ridicules de la société où il vit ; tel nous le présente un numéro spécial de la Revue *Dix-huitième siècle* (*Le Rire*, n° 32, 2002 avec le riche article de Lise Andries, p. 7-18, appuyé notamment par la thèse de Pierre Chartier de l'université de Paris 7, aujourd'hui université Paris Cité, *L'École du persiflage. Diderot mystificateur des lumières*, sous la direction de Georges Benrekassa, soutenue en 1995 et prolongée par un livre, *Théorie du persiflage*, Paris, Presses Universitaires de France, 2005).

Même si le mot *humour* et ses dérivés sont à utiliser avec prudence, c'est bien en philosophe *humoriste* que se révèle alors le sensible Diderot. C'est ce Diderot-là que l'un de ses amis découvre un jour en larmes et qui, interrogé sur ce chagrin, lui répond « je me désole, lui aurait-il dit alors, d'un conte que je me fais » (éd. R. Lewinter, t. IV, p. 487).

Plusieurs pratiques narratives de Diderot peuvent encore se regrouper sous le signe de la désinvolture. Désinvolture de l'auteur envers son lecteur, bien entendu. J'ai déjà dit ce que je pense des nombreuses digressions qui rompent dans *Jacques le Fataliste et son maître* (écriture entre 1765 et 1784, parution en feuilleton 1778-1780) la continuité de la narration. D'autres pratiques narratives, que je classerai volontiers sous le signe de la *désinvolture*, viennent renforcer ces faits. C'est un refus fréquent, comme une impossibilité de conclure. Diderot ne se moque-t-il pas doucement de son lecteur lorsqu'il déclare *in fine* laisser, au lecteur du *Tristram Shandy* français, le choix, pour *Jacques le Fataliste*, entre trois dénouements ? Le premier est une scène de caresse larmoyante et inaboutie ; le second la reddition de Denise ; le troisième Jacques au cachot, enchaîné, puis libéré et enrôlé par la troupe de Mandrin et marié à Denise, sans que le lecteur sache si le grand rouleau lui réservait ou non la destinée de cocu. Trois dénouements, en tout cas, c'est deux de trop pour que celui-ci réponde à l'exigence que l'auteur a lui-même rappelée : un récit romanesque doit avoir un commencement, un milieu et une fin, non pas deux ou trois. Il arrive aussi que le lecteur soit vainement mis en appétit par un détail qui semblait annoncer un récit : l'hôtesse de l'auberge du *Grand cerf*, un instant disposée, semble-t-il, à des confidences très intimes, garde pour elle le silence sur un passé dont on a simplement appris qu'il a été bien douloureux : « Ne riez pas, c'est la plus cruelle chose. Si vous saviez le supplice quand on n'aime pas ! » Et peut-on croire vraiment, après ce qui a été dit de la capacité de rancune et de vengeance d'une femme trompée, à l'heureuse réconciliation du Marquis des Arcis et Mme de la Pommeraye ?

Par rapport à ce que Mme de la Pommeraye lui avait annoncé, une terrible vengeance de femme en cas d'infidélité de sa part, le contraste est double : d'une part, le marquis aime vraiment et épouse Mlle d'Aison, qui devait être l'instrument de la terrible vengeance de la marquise ; d'autre part, il s'éprend vraiment de Mme de la Pommeraye, auprès de laquelle il vieillit dans une sérénité familiale. Ici Diderot s'amuse moins d'un dénouement factice qu'il ne le rêve de toute sa sensibilité.

L'emploi littéraire du mot *journée* appartient à l'ancien théâtre espagnol : une rapide recherche indique ce que même un non-hispanique doit entendre par là, au début du XVI<sup>e</sup> siècle, avant le prolifique de Vega et un siècle avant le Don Quichotte de Cervantès : « Ce fut au commencement du seizième siècle qu'à ces divers essais succédèrent enfin les premières pièces du théâtre espagnol ; mais, par un singulier concours de circonstances, elles parurent hors de l'Espagne. Un certain Bartolomé de Torrès-Naharro, longtemps prisonnier des Mores, et résidant à Rome après son rachat, y composa des comédies dans la langue de son pays, et, chose étrange ! les fit représenter à la cour de Léon X, dans le même temps qu'on y jouait la *Mandragore* de Machiavel et les pièces de l'Arétin ». Torrès-Naharro avertit lui-même qu'il a dû glisser dans ses comédies des mots italiens, « eu égard au lieu et aux personnes devant lesquelles elles se récitaient. » Elles sont peu connues, et Signorelli, dans son *Histoire critique des théâtres*, en parle avec une sorte de mépris. Ce jugement est plus que sévère : il est injuste. On trouve dans la plupart des compositions de Naharro, notamment dans la *Soldadesca*, la *Tinelaria*, la *Trophea*, la *Yemenea*, une heureuse invention de sujet, des caractères bien tracés, des scènes piquantes, un dialogue plein de sel et de vivacité. On y trouve aussi le ton licencieux des comédies italiennes de cette époque, et des traits d'une malignité hardie propre à l'auteur, qui, prêtre et vivant à la cour pontificale, a composé contre l'église des satires qu'on croirait dictées par Luther. Ce Naharro, en faisant imprimer ses comédies à Naples, en 1517, pour donner à la fois la leçon et l'exemple, y joignit des *Préceptes sur l'art dramatique*, les premiers aussi qui parurent en langue castillane. Ces préceptes sont, en général, fort judicieux. Naharro établit très bien la distinction de la tragédie et de la comédie, et du caractère propre à chacune de ces compositions. Il divise également les dernières en comédies historiques (*comedias a noticia*), et comédies d'invention (*comedias a fantasia*). Ce fut enfin lui qui donna aux actes le nom de *jornadas*, journées. M. de Sismondi suppose que les Espagnols ont pris ce mot des anciens mystères français, dont on représentait chaque jour une partie ; c'est une erreur manifeste. *Jornada* ne veut pas dire une journée dans le sens de l'espace d'un jour, c'est une journée de marche, une étape. Un drame divisé en trois *jornadas* n'est autre chose qu'un drame dont l'action marche et s'arrête trois fois. ».

L'auteur de *Jacques le Fataliste* garde-t-il à son compte cette érudition littéraire, ou la prête-t-il au personnage de la fiction ? Encore une question difficile à trancher, une énigme de plus dans un roman délibérément énigmatique.

Dans les *Pensées sur l'interprétation de la nature* (1753-1754), le sceptique Diderot reprend et élargit sa critique de la connaissance scientifique. Ce n'est plus seulement la philosophie rationnelle et la géométrie qui sont en cause, mais aussi la physique expérimentale dont notre philosophe prévoit l'enlisement : elle aura bientôt mesuré les espaces célestes, mais n'ira pas au-delà de ce savoir inutile, puisque « l'utile circonscrit tout ». Ce qui est aussi en jeu, c'est la possibilité d'expliquer la nature sans la morceler : « l'indépendance absolue d'un seul fait est incompatible avec l'idée de tout ; et sans l'idée de tout, plus de philosophie ». Entendons que comprendre la nature, c'est la saisir tout entière, dans son unité. Mais comment appréhender globalement celle-ci alors que l'observation et l'expérience la rendent excessive que de façon fragmentaire et provisoire ? Pour comprendre que le changement est une loi de la nature et que celle-ci est comme une femme qui aime à se travestir, il n'est nul besoin d'instrument savant, il suffit de regarder en soi, et le lecteur retrouve ici une des idées fortement exprimées dans *Jacques le Fataliste* : « tout change autour d'eux ». N'y aurait-il pas un rapport entre ces métamorphoses et les ressemblances étonnantes entre races humaines et races animales ?

En 1754, Diderot a très probablement commencé à lire les premiers volumes de Buffon. Mais si le premier tome de l'*Histoire naturelle, générale et particulière*, intitulé *Théorie de la terre*, est donné au public dès 1749, l'*Histoire naturelle des animaux* a encore besoin de clarifier ses notions de base.



À la tribune du colloque de 1960, je m'étais trouvé remarquablement entouré par l'initiateur de cette journée, Jean Fabre, qui avait fait inviter plusieurs de ses disciples, notamment Michèle Duchet, qui préparait son riche ouvrage sur l'anthropologie des Lumières, personnalité très attachante pour laquelle je conçus une amitié qui ne fit que grandir les années suivantes ; également Jacques Proust, mon cacique d'agrégation et camarade de l'ENS, étoile montante et qui devait porter loin, jusqu'au Japon, le prestige international de l'Université de Montpellier, lui aussi fort attiré par Diderot, auquel il a consacré une thèse fondamentale pour tout dix-huitiémiste, *Diderot et l'Encyclopédie* (Paris, Armand Colin, 1962). Quant à Jean Favre, vieil ami de mon maître René Pintard, il avait accepté de diriger ma thèse complémentaire *Montesquieu critique d'art*, dès son retour en France, dans une chaire de littérature comparée en Sorbonne, après de nombreuses années à Varsovie pour y réaffirmer la présence de la culture française et y préparer sa propre thèse d'État sur un sujet original d'histoire culturelle plutôt que spécifiquement littéraire, *Stanislaw August Poniatowski et l'Europe des Lumières*. Membre du conseil d'administration de l'AIEF, il avait pu lui faire approuver sa proposition de consacrer à Diderot une journée du prochain congrès, à Paris en juillet 1960.

Le titre de ma communication était « Matérialisme et naturalisme : les sources occultistes de Diderot ». Contrairement à l'interprétation courante de la *Lettre sur les aveugles* (1749), Diderot, à mon avis, n'est pas franchement matérialiste, mais plutôt naturaliste, comme tendront à le confirmer quelques années plus tard les *Pensées sur l'interprétation de la Nature*. Il pense que la nature est une, comme le voulaient Aristote et tous ses disciples, anciens et modernes, avant Descartes. Dans l'ordre naturel des êtres, leur hiérarchie va du moins au plus complexe, et c'est la toute-puissance créatrice de la Nature qui ordonne en ce sens. Parmi les philosophes modernes, Diderot a rencontré cette idée chez l'Italien Colonna, dont plusieurs ouvrages sont publiés en français dans les années 1720, notamment un abrégé de la *Doctrine de Paracelse* en 1724.

**S.P.** Dans un livre de 1997, intitulé *L'Invention littéraire au XVIII<sup>e</sup> siècle : fictions, idées, société*, paru aux Presses Universitaires de France, vous consacrez un chapitre à *Jacques le fataliste* (« Paradoxes sur le Roman, ou Denis le Fataliste », et deux chapitres aux *contes* : « Diderot conte r (1) : la subversion du conte moral », et « Diderot conte r (2) : l'art de déplacer la question »).

Commençons par *Jacques le fataliste*. Qu'est-ce qui vous paraît singulier dans ce roman qui n'est pas un roman, tout en s'amusant à nous raconter une histoire constamment interrompue. Ces interruptions sont-elles contingentes, ou nécessaires, dans le projet du philosophe de mettre en balance les partisans de la nécessité, comme Jacques, et les autres ?

**J.E.** Ces interruptions sont absolument nécessaires et imprévisibles. Dès mon arrivée à Clermont, et à la surprise de l'obscur chercheur débutant que j'étais alors, j'avais été sollicité par une lettre officielle de participer à un travail collectif sur le roman de Diderot *Jacques le fataliste et son maître*. J'avais donc lu pour la première fois cet ouvrage bien déconcertant pour un familier du récit classique et qui semblait plutôt relever d'un mode narratif nouveau que certains commençaient à appeler « roman expérimental ». J'avais eu l'occasion d'en discuter avec un étudiant plus âgé que la plupart de ses camarades, titulaire de la licence classique d'enseignement et déjà enseignant lui-même à Riom. Le dénommé Bernard Maume avait entrepris sous la direction de mon prédécesseur à Clermont la préparation du nouveau diplôme dit *Maîtrise* qui remplaçait après la licence l'ancien diplôme d'études supérieures. Dès mon installation, il m'avait demandé si je pouvais remplacer son directeur de mémoire nommé à Paris, et j'avais répondu positivement à une démarche tout à fait normale. Très vite conquis par la personnalité intellectuelle de cet étudiant qui était aussi un collègue, j'avais toujours plaisir à engager avec lui des conversations où Diderot devenait notre commun partenaire.

C'est à la même époque que je commençai à réfléchir à un caractère très fréquent de la littérature narrative des Lumières, l'inachèvement. L'extrême fragmentation du récit de *Jacques* en offrait un exemple étonnamment neuf, métaphysiquement justifiée par la situation du lecteur, entraîné dans un texte aussi incertain que l'est, pour l'homme ordinaire, le désordre d'une destinée imprévisible et nécessaire. Cette première publication savante d'un nouvel universitaire clermontois fut révélée aux... lettrés soviétiques, par l'intermédiaire d'un recueil d'études franco-russes pour je ne sais quelle initiative diplomatique en temps de guerre froide...

Dès lors, Diderot ne me lâcha plus.

La même période voit la publication dans les classiques Garnier par Paul Vernière des *Œuvres philosophiques*, y compris la *Lettre sur les aveugles* de 1749 qui avait valu au philosophe un enfermement à Vincennes par lettre de cachet. Dans son préambule au texte, l'éditeur relève l'ambition qu'a Diderot d'intégrer à la réflexion les plus récentes conquêtes de la science expérimentale, ou du moins ce que les esprits les plus avancés de l'époque tiennent pour acquis définitifs, comme les observations du Britannique Needham sur la génération spontanée. Paul Vernière ne s'attarde guère sur la fragilité de ces prétendus acquis, ni sur la révolution qu'ils introduiraient dans la conception de la matière, douée de forces propres et non plus inerte comme le voulait le Mécanisme cartésien – spirituellement défendu contre l'attraction newtonienne par le brillant vieillard Fontenelle. Il ne s'étonne pas non plus de ce que Diderot confie à un mathématicien la responsabilité de miner la révolution cartésienne en restituant à la Nature la puissance créatrice dont Descartes et ses disciples l'avaient privée. Et il ne remarque pas que cette nouvelle vision du monde tend à dépasser le cartésianisme authentique non plus dans le sens d'un matérialisme mais dans celui d'un nouveau naturalisme. Diderot serait bien armé pour lui répondre que ce naturalisme peut se découvrir des précurseurs chez les philosophes de la Renaissance italienne dont venait de se réclamer Colonna.

En suivant Diderot dans la voie nouvelle où les critiques l'engageaient, j'étais heureux de retrouver Jean Fabre et ses disciples, notamment parisiens. Je m'étonnais de moins en moins de la difficulté des savants français formés à l'école de Descartes à sortir des impasses du mécanisme cartésien sans abandonner une démarche vraiment scientifique. À cet égard, le débat tendu entre cartésiens et newtoniens était riche d'enseignements ; vers 1740, en France aussi les newtoniens avaient manifestement gagné la partie. Mais ce n'était pas sans le renoncement des vainqueurs à certains principes de la modernité scientifique d'origine cartésienne. En substituant l'idée d'attraction à celle d'impulsion, ils abandonnèrent une idée parfaitement intelligible au profit d'un concept qui, sur le continent, avait peu de sens pour les savants modernes, l'action à distance, dans un univers où, avec le principe d'inertie, les lois du choc réglaient seules les mouvements des corps.

La nouvelle philosophie scientifique postcartésienne dont l'ambition était de faire parcourir à la science un grand pas en avant ne risquait-elle pas de ramener la connaissance à de lointaines sources pré-cartésiennes, à travers la Renaissance et le Moyen-Âge, jusqu'à l'antiquité aristotélicienne ? Comme l'histoire en fournit quelques exemples, le grand pas en avant dont certains rêvaient n'était-il pas menacé de ressembler beaucoup à un grand pas en arrière ? Ressassant en moi-même ces questions, j'eus le sentiment de tenir enfin ce qui pourrait devenir l'axe de ma thèse : la transformation finale du siècle des Lumières en siècle de l'Illuminisme. Mon travail devait consister à cerner et analyser les moments successifs de ce cheminement et Diderot aurait assurément dans ce processus un rôle déterminant. Je ne sais si notre philosophe avait mesuré en 1749 la gravité de l'orientation nouvelle donnée à sa propre pensée par le naturalisme de la *Lettre sur les Aveugles*.

Il était presque comique de savoir confiées à un aveugle, quelques années seulement après les émerveillements naïfs de l'abbé Pluche (*Le Spectacle de la Nature, ou Entretiens sur les particularités de l'Histoire naturelle qui ont paru les plus propres à rendre les jeunes gens curieux et à leur former l'esprit*, 1732) les preuves téléologiques de l'existence de Dieu, et à un mathématicien le constat de l'échec philosophique des mathématiques. Je ne sais si Diderot avait été conscient de cette double contradiction, mais, de la part de ce mystificateur humoriste, rien ne m'étonnerait.

Quoiqu'il en soit, ce sont bien les observations du jésuite Needham sur la génération spontanée qui poussent le cartésien Diderot à réviser complètement sa conception de la matière. Ce n'est plus à la matière supposée inerte qu'il s'intéresse, mais à la matière vivante ; il ne s'intéresse plus à l'éternité de la matière, mais à l'éternité de la vie. De là naît dans sa pensée l'idée de *molécule sensible*, seule, éternelle. En juin (?) 1759, pensant à une mort qu'il imagine prochaine, et ne supportant pas l'idée de devoir quitter à jamais sa chère Sophie, il a l'étrange et belle intuition que, dans un suprême défi à la mort inévitable, ils se retrouveront au niveau moléculaire : cela aussi serait-il écrit dans le grand rouleau ?

Mais notre Diderot anticipe un peu vite car il est encore bien vivant, assez vivant pour s'indigner en 1772 des mensonges corrupteurs de la colonisation. Il était inévitable que je sois particulièrement sensible à la véhémence du discours anticolonialiste qu'apporte le second texte du *Supplément*, « Les adieux du vieillard ». Car j'étais alors en totale rupture avec mon premier engagement politique à la SFIO dans mon refus absolu de la guerre d'Indochine, comme des autres crimes politiques que couvrait, en Algérie, à Madagascar, etc., le gouvernement dit « de 3<sup>e</sup> force ». Cette 3<sup>e</sup> force elle-même avait trois composantes, le Mouvement Républicain Populaire (MRP), d'inspiration chrétienne, issu de la Résistance, le Parti Radical Socialiste, avec ses deux chefs rivaux Édouard Herriot et Édouard Daladier, et enfin mon propre parti, le Parti Socialiste SFIO (Section Française de l'Internationale Ouvrière), la Troisième internationale. La reconquête de l'Indochine, voulue par des proches du Général de Gaulle, extrêmement meurtrière et destructrice, s'était terminée en 1954 avec l'arrivée à la tête du gouvernement d'un jeune député radical, Pierre Mendès-France, qui, au lendemain de la défaite de Dien Bien Phu, avait osé signer avec le Viet Minh un armistice ouvrant une perspective de paix. Mais les États-Unis d'Amérique n'avaient pas accepté l'idée d'un grand succès communiste en Asie, si peu de temps après la victoire de Mao Tsé Toung en Chine. La guerre contre le communisme vietnamien avait donc repris avec du côté américain des moyens militaires et financiers beaucoup plus considérables que ceux dont les français avaient disposé. Et c'est au nom de la défense de la civilisation que les occidentaux multipliaient les exactions. Et y brûlaient l'Indochine au napalm.

Deux siècles auparavant la pensée de Diderot s'était faite de plus en plus politique. C'est l'époque où il relisait *De l'Esprit des Lois* (1748) à l'attention de Catherine de Prusse, tout en prenant soin de se distinguer des philosophes français qui, interdits d'expression dans leur pays, s'enthousiasmaient de la liberté qu'ils obtenaient en revanche dans la Prusse alors à la mode en Europe, celle de Frédéric II. Diderot n'était pas du nombre car il avait refusé les avances du despote prussien, et il s'en explique en 1774 dans sa *Réfutation suivie de l'ouvrage d'Helvétius intitulé « De l'Homme »*. Le fermier général, son ami, avait donné à lire une apologie du jeune roi de Prusse qui déclarait notamment : « *Le gouvernement arbitraire d'un prince juste et éclairé est toujours mauvais. Ses vertus sont la plus dangereuse et la plus sûre des séductions : elles accoutument insensiblement un peuple à aimer, à respecter, à servir son successeur, quel qu'il soit, méchant et stupide. Il enlève au peuple le droit de délibérer, de vouloir ou ne vouloir pas, de s'opposer même à sa volonté, lorsqu'il ordonne le bien ; cependant ce droit d'opposition, tout insensé qu'il est, est sacré : sans quoi les sujets ressemblent à un troupeau dont on méprise la réclamation, sous prétexte qu'on le conduit dans de gras pâturages. En gouvernant selon son bon plaisir, le tyran comment le plus grand des forfaits. Qu'est-ce qui caractérise le despote ? Est-ce la bonté ou la méchanceté ? Nullement. Ces deux notions n'entrent seulement pas dans sa définition. C'est l'étendue et non l'usage de l'autorité qu'il s'arroge. Un des plus grands malheurs qui pût arriver*

à une nation, ce serait deux ou trois règnes d'une puissance juste, douce, éclairée mais arbitraire : les peuples seraient conduits par le bonheur à l'oubli complet de leurs privilèges, au plus parfait esclavage. Je ne sais si jamais un tyran et ses enfants se sont avisés de cette redoutable politique ; mais je ne doute aucunement qu'elle ne leur eût réussi. Malheur aux sujets en qui l'on anéantit tout ombrage sur leur liberté, même les voies les plus louables en apparence ! Ces voies n'en sont que plus funestes pour l'avenir. C'est ainsi que l'on tombe dans un sommeil de mort pendant lequel le sentiment patriotique s'éteint, et l'on devient étranger au gouvernement de l'État. Supposez aux Anglais trois Élisabeth de suite ; et les Anglais seront les derniers esclaves de l'Europe » (Diderot, *Œuvres complètes*, éd. Roger Lewinter, Paris, Club Français du Livre, t. XI, 1971, p. 574-575).

L'allusion aux Anglais, nation réputée la plus libre d'Europe, donc de la terre, est importante, depuis les *Lettres philosophiques ou Lettres anglaises* (1734) de Voltaire jusqu'à Montesquieu, dont Diderot se veut le disciple et dont il tente d'enseigner les principes à l'Impératrice Catherine II. Lors de sa visite en Angleterre, où il avait pu notamment assister à une séance de la Chambre des Communes, le voyageur avait découvert la vivacité et même la violence des débats du Parlement anglais, et, loin de s'offusquer du contraste qu'ils offraient avec la délicatesse mondaine des salons parisiens, il y avait vu, comme dans la fréquente violence des journaux, un signe positif de la liberté britannique : « Dans une nation libre il est très souvent indifférent que les particuliers raisonnent bien ou mal ; il suffit qu'ils raisonnent : de là sort la liberté qui garantit des effets de ces mêmes raisonnements. » (*De l'esprit des lois* (1748), Livre XIX, chapitre XXVII)

Quant à l'argument de ceux qui opposent à ce vacarme le paisible silence des villes soumises au despotisme turc, Montesquieu l'avait déjà rejeté en 1748 : « Comme le principe du gouvernement despotique est la crainte, le but en est la tranquillité, mais ce n'est point une paix, c'est le silence de ces villes que l'ennemi est prêt d'occuper. » (*De l'esprit des lois* (1748), Livre V, chapitre XIV).

Le bavard Diderot avait dû être sensible au choix politique qui apparaît ici ; entre la liberté d'une parole vivante et le silence de la peur, il ne pouvait hésiter. Aussi bien n'éprouve-t-il que répugnance pour le despotisme déguisé en monarchie, qui est l'origine imposée à la Prusse par la dynastie des Hohenzollern, en particulier Frédéric II qui transforme son pays en véritable État-caserne. Par la répugnance et le refus total qu'inspire à Diderot cette dérive ou caricature du modèle monarchique, l'auteur de *La Réfutation d'Helvétius* s'inspire là aussi de Montesquieu. Sa pensée politique se forme moins contre Helvétius que contre l'admiration indéfendable que lui inspire Frédéric II, et je ne crois pas que Diderot soit jamais revenu de son opposition absolue à celle-ci.

À la même époque, autour de 1770, il semble lui-même attiré par un autre type de modèle humain : le cynisme provoquant du *Neveu de Rameau* a l'avantage de balayer hors de la scène sociale tous les conformismes et toutes les hypocrisies qui sont dans le monde les vrais acteurs de la comédie humaine.

Le *Neveu de Rameau* a éclairé d'avance cette politique de Diderot. Le personnage-auquel cet ouvrage est consacré illustre paradoxalement, comme une suite du *Paradoxe sur le comédien*, le culte de l'originalité qui marque profondément la morale sociale de Diderot. Ce n'est pas du musicien Jean-François Rameau – bien connu par ses nombreuses œuvres musicales, comme *Les Indes galantes* (1735), et un peu par un ouvrage théorique, son *Traité de l'harmonie* (1722) – dont il s'agit, mais d'un obscur raté de la musique, tout le contraire de la réussite esthétique et sociale de l'oncle.

**« Pourquoi Sénèque ? »**

**(Le 08/09/2023)**

Si pour écrire tout ce qui précède j'ai eu essentiellement recours à ma mémoire, il m'a été également nécessaire de vérifier, contrôler, corriger ou préciser ce que celle-ci me rappelait, dans la première pièce

de ma bibliothèque usuelle, au premier étage, de mes compagnons imprimés. Je savais les rayons consacrés à Montesquieu et à Diderot tout près du bureau où j'ai tant écrit, mais comment me retrouver dans les fouillis du rayonnage Diderot quand je ne pouvais plus lire un seul mot ? J'ai donné beaucoup de travail de recherche à mes proches : à Lydia, mon « aide à vivre », à ma fille Catherine et à mon fils François, organisés pour assurer en alternance une présence auprès de moi les week-ends, également à la jeune étudiante, Winnie, dont la tâche consistait en recherches bibliographiques, en lecture à haute voix et en prise de notes : pour elle aussi ce travail diderotiste n'a certainement pas été toujours facile.

Mais enfin nous sommes arrivés au bout, reste à revoir la liste des questions auxquelles nous avons à répondre, soit au fil des souvenirs qui précèdent, soit dans un chapitre spécial. Je dois aussi évoquer une découverte faite dans le rayonnage Diderot d'un livre imprimé intégralement en japonais, j'ai fini par comprendre que c'était l'*Essai sur Sénèque (Essai sur la vie de Sénèque le philosophe, sur ses écrits, et sur les règnes de Claude et de Néron, 1778)* publié au Japon par un très brillant chercheur, le professeur Nakagawa. J'avais rencontré celui-ci, ami de Jacques Proust, mon camarade de l'ÉNS qui s'était donné la peine d'apprendre la langue de quelques-uns de ses étudiants de Montpellier, attiré dans son université par la réputation que lui avait faite sa thèse sur *Diderot et l'encyclopédie*. C'est Proust qui m'avait mis en lien avec le brillant dix-huitiémiste, le professeur Nakagawa, avec lequel j'avais beaucoup discuté, notamment du Diderot des dernières années, lorsque je m'étais à mon tour rendu au Japon avec une délégation de la Société Française d'Étude du Dix-huitième Siècle dont j'étais alors le président. C'est le savoir, la finesse et la distinction intellectuelle du professeur Nakagawa qui m'ont impressionné. J'avais amicalement rompu quelques lances avec lui à propos de l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron (1782)*. Mon très imminent collègue y voyait un texte prérévolutionnaire. Sur ce point, le disciple de Lucien Febvre que j'ai toujours voulu être se permettait de sérieuse réserve, il ne pouvait oublier la condamnation portée par Febvre contre les historiens des idées qui pensent avoir éclairé celle-ci en leur accordant le mérite d'avoir dit en avance ce qui devait être développé plus tard... Cette recherche obstinée de précurseur n'est-elle pas une erreur de méthode, issue d'une fausse conception du mouvement de la pensée ? À force de relire Febvre et de méditer son enseignement, j'avais à mon tour acquis une grande méfiance à l'égard d'un terme qui obscurcissait l'histoire de la philosophie plus qu'il ne l'éclairait. Aujourd'hui encore, je ne peux croire que le pacifique Diderot ait consciemment voulu préparer, souhaiter ou annoncer les journées fécondes, et pourtant terribles, de la Révolution.

*Entretien inachevé.*